

Vers une écriture libre ou comment Jean Giono reconnaît dans la poésie de Juan Ramón Jiménez une écriture de la paix

Dominique BONNET
Universidad de Huelva
Departamento de Filologías Integradas
domi@uhu.es

RESUMÉ

Cet article tente de démontrer comment Jean Giono, à l'occasion de la réalisation de l'adaptation cinématographique de *Platero y yo*, retrouva dans la poésie de Juan Ramón Jiménez un idéal pacifiste semblable au sien. Voyant tous deux la guerre comme un problème partant avant tout de l'éducation, ils se refusèrent cependant à mettre leur écriture au service d'une cause politique, pensant que l'association d'une théorie à l'art poétique était quelque chose de vulgaire. Préservant ainsi la liberté et l'indépendance de leur littérature, ils ne cesseront cependant de défendre la beauté et l'amour au nom de la paix mondiale.

Mots clés: Pacifisme, Jean Giono, *Platero y yo*, liberté de pensée, comparatisme.

Hacia una escritura libre o cómo Jean Giono reconoce en la poesía de Juan Ramón Jiménez una escritura de la paz

RESUMEN

Este artículo quiere demostrar cómo, cuando Jean Giono trabajó en la realización de la adaptación cinematográfica de *Platero y yo*, reconoció en la poesía de Juan Ramón Jiménez un ideal pacifista parecido al suyo. Ambos tenían la certeza que la educación desempeñaba un papel fundamental en la problemática de la guerra pero se negaron a poner su escritura al servicio de una causa política, creyendo que la asociación de una teoría al arte poético era algo vulgar. Preservando, de esta manera, libertad e independencia en su literatura, no dejaron sin embargo de luchar para la defensa de la belleza y del amor en nombre de la paz mundial.

Palabras clave: Pacifismo, Jean Giono, *Platero y yo*, libertad de pensamiento, comparatismo.

Towards a writing freedom or how Jean Giono recognised in Juan Ramón Jiménez's poetry a writing for peace

ABSTRACT

This paper wants to demonstrate that when Jean Giono was working on the script of *Platero y yo* film, he recognised in Juan Ramón Jiménez's poetry a pacifist ideal similar to his. Both had the assurance

about the fundamental role of education in the war issue but they opposed to put their writing to the service of a political cause, believing that the relationship between a theory and poetical art was something banal. Thus, while preserving freedom and independence within their art, they had not stopped fighting for the defence of the beauty and the love in the name of the peace in the World.

Key words: Pacifism, Jean Giono, *Platero y yo*, freedom of thinking, comparatism.

*Je trouve que personne ne respecte plus l'homme.
De tous les côtés on ne parle plus que de dicter,
d'obliger, de forcer, de faire servir... L'homme
n'est la matière première que de sa propre vie.
Je refuse d'obéir (Giono, 1989 (c):259)*

Jean Giono découvrit Juan Ramón Jiménez à l'occasion de la réalisation du scénario de *Platero y yo* que lui proposa Edward Mann, producteur américain, en 1958. Après la lecture du livre de poèmes de Juan Ramón, Jean Giono est saisi par la sensibilité mais aussi par la vision du monde du poète de Moguer.

L'intérêt que Jean Giono porta au livre de Juan Ramón l'amena, outre la réalisation de l'adaptation cinématographique, à rédiger quelques années plus tard l'introduction à la traduction française de *Platero y yo*. Dans ce texte d'introduction à l'édition française de *Platero et moi* parue en 1964, dans la collection «Prix Nobel de littérature» des Editions Rombaldi, Jean Giono met à jour les points de la vie et de l'oeuvre de Juan Ramón qu'il semble partager de façon intime et qui lui permirent de s'identifier à l'écriture du poète. Ainsi parmi des thèmes allant de l'utilisation des couleurs, tout particulièrement du bleu, à l'omniprésence de la mort en passant par la tristesse ou l'érotisme, fait-il une place de choix, à une idée qui lui était si chère, l'absence d'engagement en politique en faveur de la défense de la paix mondiale.

Depuis toujours, mais particulièrement depuis son retour de la Première Mondiale, le Pacifisme était devenu pour Jean Giono son éternelle lutte, son seul combat. Lorsqu'il découvre chez Juan Ramón Jiménez, cette volonté de faire triompher l'Amour au nom de la Paix, il ne peut donc qu'être séduit par cette poésie que son auteur ne voulut jamais mettre au service d'aucun parti politique:

Al pensar en la poesía como paz corriente humana, no estoy pensando en esa literatura, torpe y feamente llamada «poesía social», que tiene no sé qué oficiosa actividad docente, sino como con la misma paz, en la poesía visible, diaria, libre, la poesía de nuestra vida entera, poesía directa, la verdadera poesía, sin otra aplicación que la de su propia esencia y existencia (Jiménez, 1982: 20).

Dans la préface à l'édition française de *Platero et moi*, c'est en parlant du deuxième voyage de Juan Ramón aux États Unis que Jean Giono fait allusion à la neutralité du poète face aux événements de la vie politique espagnole en 1936: *la guerre civile le fait fuir. Il ne prend pas parti* (Giono, 1995 (b): 871). Juan Ramón se

refusait à donner à sa poésie un autre objectif que celui qu'il avait toujours recherché: la création d'un univers de beauté. Il quitte donc l'Espagne, afin de ne pas avoir à mettre son art au service d'une cause, d'une idéologie:

Yo no puedo ser un propagandista, porque no me satisface ninguna forma política de las que conozco: no soy anarquista, ni stalinista, ni monárquico, ni fascista, ni republicano, ni nazista, ni socialista, ni franquista; soy un político, quiero decir un hombre de la poli, la ciudad, y un escritor libre (Jiménez, 1982: 18)

Au commencement de la Guerre Civile, Juan Ramón avait pourtant essayé, en vain, de créer le parti de la poésie et de la paix dans le but de permettre à l'Art de résister à tout type de corruption afin de défendre une seule et même cause: la Paix et la Liberté. La réalisation de ce projet étant impossible, le départ de Juan Ramón et de Zenobia ne fut qu'une des conséquences de cet échec. Ils traversèrent une époque triste et douloureuse: frappés tout d'abord par la mort de Federico García Lorca puis par l'emprisonnement de Miguel Hernández, ils durent endurer par la suite l'abandon, le mépris et les humiliations qui ne firent qu'accentuer la désillusion de Juan Ramón ainsi que sa volonté de s'isoler du reste de la société:

Madrid hoy ya no tiene atractivo para mí; yo he sacado de Madrid todo lo que podía darme, y hoy no me añade nada. En realidad, amigos de verdad no tengo aquí ninguno, y a las gentes de mi profesión no quiero verlas: a los mayores y a los de mi generación porque por circunstancias diversas todos vivimos apartados unos de otros, y a los demás porque yo he perdido bastante tiempo en ayudarles para que todos se hayan unido contra mí (Citado en Guerrero, 1961: 409).

Cependant, avant de quitter définitivement l'Espagne, Juan Ramón voulut parler en public de ses propres convictions à l'occasion d'une conférence intitulée «Política poética». Au dernier moment il préféra donner le texte à un ami qui ne laissa nul doute quant à la position de Juan Ramón. Plutôt que de prendre parti dans cette grave crise qui secouait l'Espagne, de faire de la propagande, de devenir sectaire que ce soit d'un côté ou de l'autre, il transmit un message de paix, d'amour et d'harmonie que quelques-uns qualifièrent d'utopique et parfois même de lâche. Cet appel de Juan Ramón représentait son dernier effort, désespéré, pour la construction d'un monde meilleur, pacifiste et harmonieux:

Yo no sé cómo decidir si el estado normal del mundo, del mundo del hombre, de nuestro mundo, es la guerra o la paz... Pero si de niño yo creo que creía que era la paz, y en los tiempos de mi plenitud que tendría que ser la guerra, hoy, hombre mayor, en universal guerra civil, en pugna humana, en lucha completa de «clases», creo seguramente que es la paz y que es necesario que sea la paz (Jiménez, 1982: 19)

Cette conférence deviendrait, par la suite, le texte que nous connaissons aujourd'hui sous le titre de *El trabajo gustoso*.

Les nombreuses activités du poète de Moguer (acceptation d'une mission d'agrégé culturel honoraire à l'Ambassade d'Espagne à Washington, la rédaction de

plusieurs textes pour la publication socialiste *La Internacional* en 1920, sa volonté de mobiliser l'opinion publique en faveur de la paix mondiale à l'occasion du conflit italo-éthiopien, sans oublier la correspondance échangée entre Juan Ramón et Manuel Azaña) ne laissent aucun doute quant aux tendances politiques du poète. Antonio Machado en avait lui-même l'intense conviction:

Siempre pensé que Juan Ramón Jiménez, en España o fuera de España, allí donde se encontrase, estaría con nosotros, con los amantes del pueblo español, del lado de nuestra gloriosa República. Y deseaba, porque nunca faltan malsines que gustan de enturbiar la opinión sobre la conducta de los excelentes, que esta convicción mía ganase la conciencia de todos (Machado, 1937: 11)

Pour Juan Ramón Jiménez, la victoire de la paix mondiale, semblait être son souhait le plus cher et pour cela la révision de toute une éducation était à refaire dans la société, depuis la toute petite enfance:

El conflicto armado sólo aparece como una negación del progreso o una parada en su marcha. Para Juan Ramón, la guerra no se limita únicamente a la intervención militar; existe en cada uno de nosotros desde la niñez y no se puede prescindir aquí de ciertas observaciones de Unamuno, quien, al evocar sus recuerdos de mocedad, estudiaba la psicología y veía en la lucha un rasgo inherente a la naturaleza humana. Para el poeta de Moguer, es importante reunir, hasta fundir a todos los hombres entre sí (Azam, 1981: 372).

Dans sa conception littéraire et artistique, la poésie, expression de l'amour, ne pouvait en aucun cas se mettre au service de la guerre, négation et rejet de ce sentiment:

La poesía, que es, me parece a mí, el fin de la vida, de cualquier modo que la vida se considere, no puede convertirse, sería empequeñecerla y empequeñecernos, en un medio para esto ni para lo otro... Claro está que la poesía no sería nunca, por ejemplo, letra de música de tal odioso himno colectivo, antipática invitación al juego o al trabajo (Jiménez, 1982: 20).

Il fut souvent critiqué pour sa passivité face à la guerre, pour son obsession à créer un monde de beauté; cependant ses revendications, plus humaines que politiques, ne dépendaient d'aucun parti politique, se détachant ainsi des mouvements de droite comme de gauche: *Detesto el fascismo y el comunismo dictatoriales. Mi hombre superior no es dictador ni imperialista, sino un hombre humano, expandido de amor, delicadeza y entusiasmo, que es, en sí mismo, toda una humanidad superior* (Jiménez, 1982: 76).

Nous pouvons donc penser que, malgré sa passivité apparente, l'engagement le plus profond de Juan Ramón Jiménez fut sa lutte pour la paix. Ses lectures orientales et, probablement l'influence de la pensée de Gandhi renforcèrent son refus à répondre à la violence par la violence. Son pacifisme n'est à mettre en relation qu'a-

vec sa volonté de développer le meilleur de l'espèce humaine: *Fundidos todos entre nosotros, y fundidos con todas las cosas, ¿cómo sería posible entrar en guerra con los otros ni con la naturaleza?* (Jiménez, 1982: 22)

Cette attitude pacifiste de Juan Ramón ne pouvait laisser indifférent Jean Giono qui avait déclaré en 1934 à la revue *Europe*: *Je ne peux pas oublier la guerre. Je passe des fois deux jours ou trois sans y penser et brusquement, je la revois, je la sens, je l'entends, je la subis encore. Et j'ai peur* (Giono, 1989 (c): 261).

Lorsqu'en 1915 Jean Giono s'incorpore au 159^{ème} régiment d'infanterie alpine à Briançon, il n'a pas encore 20 ans. Deux ans plus tard, la plupart de ses camarades trouvent la mort lors de la bataille de Verdun et la compagnie doit être renouvelée dans sa quasi totalité. Dans *Refus d'obéissance*, il explique:

La 6^e compagnie a été rempli cent fois d'hommes. La 6^e compagnie était un petit récipient de la 27^e division comme un boisseau à blé. Quand le boisseau était vide d'hommes, enfin, quand il n'en restait plus que quelques-uns au fond, comme des grains collés dans les rainures, on le remplissait de nouveau avec des hommes frais. On a ainsi rempli la 6^e compagnie cent fois et cent fois. Et cent fois on est allé la vider sous la meule. (Giono, 1989 (c): 261)

Le pacifisme de Jean Giono semble ainsi partir de ce grand traumatisme que fut pour lui la Première Guerre Mondiale. Sa terrible expérience dans les tranchées, la mort de ses camarades, la privation, les hommes qui s'affrontent par milliers, tout cela devint le fantôme de sa vie et d'une grande partie de son oeuvre.

Pour Giono, la guerre va à l'encontre de l'ordre naturel des choses: lorsqu'un homme prend les armes il abandonne son véritable devoir, son rôle authentique au sein de la nature, celui de cultiver la terre ou de guider un troupeau. Dans certains romans, Giono en arrive même à nous suggérer qu'une des conséquences d'un homme sur un champ de bataille est une femme sans amant. Ainsi dans son roman pacifiste *Le Grand Troupeau*, dont la guerre occupe le centre de l'intrigue, reviendra-t-il sur la dédicace faite, dans un premier temps, à son ami Louis David mort dans les tranchées pour rendre un hommage plus vaste à l'ensemble des soldats morts sur le Front et à leurs compagnes qui se retrouvent seules; *La dédicace est devenue plus secrète et plus large à la fois* (Giono, 1971:1093): *À un homme mort et à une femme vivante* (Giono, 1971:1093). Par ce titre, *Le Grand Troupeau*, Jean Giono poursuit son «cycle paysan» et réaffirme sa foi en la Nature-mère. Le long troupeau de moutons qui se dirige vers l'abattoir symbolise le deuil de la nature devant la mort de ces bêtes tout comme la mobilisation de tout un peuple voué à la mort sur le front. Une correspondance symbolique s'établit alors entre le bétail et l'armée humaine. L'horreur, présente tout au long du roman, met en évidence le sacrilège que représentent la guerre et la destruction sauvage de vies humaines. Plus rien n'a de sens: les hommes sont traités comme des bêtes, les animaux abandonnent le berger, les femmes se retrouvent seules, sans leurs hommes, et les vieux ne peuvent attendre paisiblement la mort puisqu'ils doivent assumer plusieurs rôles qui depuis bien longtemps ne sont plus les leurs. La terre, les femmes et le bétail, tous ont besoin des hommes: la guerre les a retirés de leur véritable fonction biologique.

C'est ainsi que Burle, personnage de *Le Grand Troupeau*, s'exclame en voyant l'immense troupeau de moutons: *C'est gâcher la vie, il disait, c'est gâcher la vie* (Giono, 1971: 546).

Devant tant de souffrances les réactions des personnages gioniques sont variables. Certains deviennent solidaires avec ceux qui sont le plus directement touchés: ils souffrent avec eux, s'entraident et ainsi se sauvent. D'autres préfèrent, comme Giono lui-même, le refus. Pour Giono dénoncer les plaies n'est pas une chose suffisante; il faut les combattre et dans le cas de la guerre, la seule attitude possible est le refus, c'est à dire devenir réfractaire à tout type de combat. C'est ainsi que dans *Le Grand Troupeau*, les paroles de Burle reflètent en fait la pensée gionique:

Moi, tenez, ça me fait l'effet d'un homme qui a les pieds pleins de fumier et qui marche sur une grappe de raisin... moi, ce que je pense, c'est que tout, tout tu m'entends, ça ne vaut pas la vie d'un homme avec ses jours de plaisir, avec tout ce qui peut râtelier vers lui de bonheur et de tranquillité de ses mains travailleuses (Giono, 1971: 617).

Cette vision de la terrible destruction de la guerre disparaît dans la pensée de Giono dès que revient la paix. Sa foi en l'immense pouvoir de la paix se verra renforcée par la publication, six ans après *Le Grand Troupeau*, de *Refus d'obéissance*, où il exprime pleinement sa volonté de voir triompher la paix coûte que coûte.

Dans ce contexte nous pouvons alors nous demander pourquoi Jean Giono répondit, quelques années auparavant, à la mobilisation de la Première Guerre Mondiale. Lui-même se justifie de la façon suivante:

Je n'ai pas honte de moi. En 1913, j'ai refusé d'entrer dans la société de préparation militaire qui groupait tous mes camarades. En 1915, je suis parti sans croire à la patrie, J'ai eu tort. Non pas de ne pas croire: de partir... Je n'ai pas honte, mais à bien considérer ce que je faisais, c'était une lâcheté. J'avais l'air d'accepter, Je n'avais pas le courage de dire: *je ne pars pas à l'attaque*. Je n'ai pas eu le courage de désertier. Je n'ai eu qu'une seule excuse: c'est que j'étais jeune, Je ne suis pas un lâche, J'ai été trompé par ma jeunesse et j'ai été également trompé par ceux qui savaient que j'étais jeune (Giono, 1989 (c): 262).

Giono est, sans aucun doute, ce qu'on appelle un réfractaire et il proclame ainsi son antipatriotisme: *Moi quand je vois une rivière, je dis rivière, quand je vois un arbre, je dis arbre; je ne dis jamais France, Ça n'existe pas ... Il n'y a pas de gloire à être français. Il n'y a qu'une seule gloire. C'est être vivant* (Giono, 1972: 180). Son amour pour la vie est au dessus de toutes classifications géographiques, historiques ou administratives: *cette patrie idéologique me paraît encore plus terrible que la patrie territoriale. Si j'estime que le fait d'avoir donné un nom à une partie de la terre n'est pas une raison suffisante pour créer une sorte de fantôme vêtu de drapeau, je n'accepte ni l'une ni l'autre* (Giono, 1989 (c): 1057). Cependant et malgré ses profondes convictions pacifistes, il ne veut s'engager dans aucune lutte idéologique qui l'amènerait à embrasser la cause d'un parti. Dans un premier temps il

s'unit au groupe d'écrivains formant l'A.E.A.R. (l'association des écrivains et des artistes révolutionnaires), créée par le Parti Communiste Français. Romain Rolland, André Gide et André Malraux sont alors ses compagnons et Giono justifie cet engagement par sa volonté de cesser d'être inutile. Mais rapidement leurs différents quant à la politique de Staline firent que Jean Giono s'éloigna de ce compromis tout en continuant à croire aux mouvements populaires. Ce fut finalement son oeuvre littéraire qui lui permit d'acquérir cet appui du peuple qu'il avait tant recherché. La publication de *Que ma joie demeure*, en 1935, lui valut de nombreuses lettres de ses lecteurs, sans compter les visites de plusieurs étudiants ainsi que de certains dirigeants de mouvements de jeunesse. De cet enthousiasme naquit l'idée du Contadour. Au départ, ce mouvement suscita certaines critiques du fait qu'il apparaissait au même moment que les Auberges de Jeunesse lancées par le Front Populaire. De là, la volonté d'étiqueter les réunions gionesques afin de les assimiler à un parti politique. Jean Giono se lança pleinement dans cette aventure de bonheur et d'espérance et la dédicace, «à ceux du Contadour», de l'édition de 1937 de son livre *Les Vraies Richesses*, nous le démontre:

Dans *Les Vraies Richesses*, Giono pour notre bonheur oublie sans cesse, comme au Contadour, qu'il veut être un professeur d'espérance pour se souvenir qu'il est un poète: lorsqu'il emploie le mot révolution, c'est simplement pour décrire le cycle de la maturation du blé ou la course dans le ciel d'Aldébaran, Sirius et Bételgeuse (Giono, 1989 (b): 995)

À partir de 1936, les réunions du Contadour tournent autour de la préoccupation du conflit mondial qui semble s'approcher. Au cours de ces discussions au nom du pacifisme fervent, Giono ne cache pas qu'en cas de mobilisation, il ne répondra pas à l'appel, se refusant à renouveler son expérience de 1914. Cependant et afin d'éviter toute équivoque dans les esprits, il affirme que sa décision est personnelle, qu'elle ne veut influencer personne, se considérant alors comme un simple «ouvreur de fenêtre»:

N'agglomérez pas vos individus. Restez libres. Repoussez tout ce qui coagule. Unissez-vous pour un seul but: la *paix*... Seule la vie est juste. La vie la plus solitaire est intimement mêlée à la vie du monde et la beauté se développe soudain à travers tous, plus vite que le vent. Ne suivez personne. Marchez seuls. Que votre clarté vous suffise» (Giono 1989 (a): 627-629).

Les contadouriens sentent qu'ils vivent leurs derniers jours en paix et les questions étant de plus en plus nombreuses, l'efficacité du pacifisme face à une attaque frontale des allemands est remise en cause. Giono s'engage cependant de plus en plus dans son action pacifiste, se montre contraire à l'armée, à tout type d'armement et par conséquent à la prolifération des industries *de guerre*. La lutte pacifiste de Jean Giono se concrétise donc rapidement en lutte contre l'état capitaliste qui dépend, en partie, de l'économie *de guerre* liée aux conflits et à leurs besoins. Selon Giono cette économie utilise l'homme comme matière première, ayant pris soin

auparavant de le façonner à sa convenance. Tout comme Juan Jiménez, Jean Giono dénonce cette propagande subliminale en faveur de la guerre existant dans toutes les étapes ainsi que dans toutes les activités éducatives d'un enfant:

Il (l'état capitaliste) a des écoles où les inspecteurs primaires viennent caresser les joues des enfants. Il a des stades où l'on fait faire du sport à vingt-deux hommes et où l'on donne le spectacle à quarante mille. Spectacle déjà de bataille, de lutte, de camps. Il a des casernes (Giono, 1989 (c): 267)

Moi, je surveille ça de très près chez moi. Au début de l'année scolaire, ma fille me soumet ses livres de classe. Je les épiluche avec soin et je barre au crayon gras tout ce qui entretient l'idée de guerre. Non seulement les livres d'histoire ou de récitation, mais même l'arithmétique... Par exemple on trouve dans le livre d'Aline (elle a onze ans...) un énoncé de problème sur des avions chargés de bombes à destination des villes ennemies. Rien que ça... Et je refuse aussi la gymnastique qui, sous couleur d'éducation physique, n'est qu'un prétexte à marche en rangs, demi-tours en principe, préparation militaire (Giono, 1989 (c): 1060).

Dans l'état capitaliste, l'homme est donc, dès le départ, un maillon de la machine de guerre:

L'état capitaliste considère la vie humaine comme la matière véritablement première de la production du capital. Il conserve cette matière tant qu'il est utile pour lui de la conserver. Il l'entretient car elle est une matière et elle a besoin d'entretien, et aussi pour la rendre plus malléable il accepte qu'elle vive... L'état capitaliste ne connaît pas les hommes qui cherchent ce que nous appelons le bonheur, les hommes dont le propre est d'être ce qu'ils sont, les hommes en chair et en os; il ne connaît qu'une matière première pour produire du capital. Pour produire du capital il a, à certains moments, besoin de la guerre, comme un menuisier a besoin d'un rabot, il se sert de la guerre. L'enfant, les yeux bleus, la mère, le père, la joie, le bonheur, l'amour, la paix, l'ombre des arbres, la fraîcheur du vent, la course sautelante des eaux, il ne connaît pas. Il ne reconnaît pas dans son état, dans ses lois, le droit de jouir des beautés du monde en liberté. Économiquement il ne peut pas le reconnaître. Il n'a de lois que pour le sang et pour l'or. Dans l'état capitaliste, ceux qui jouissent ne jouissent que de sang et d'or (Giono, 1989 (c): 266-267)

D'autre part, cette dénonciation de l'état capitaliste insiste à nouveau sur l'obéissance aveugle à la patrie, dénoncée à plusieurs occasions par Jean Giono:

Ce qu'il (l'état capitaliste) fait dire par ses lois, ses professeurs, ses poètes accrédités, c'est qu'il y a le devoir de se sacrifier. Il faut que moi, toi et les autres, nous nous sacrifions. À qui ? L'état capitaliste nous cache gentiment le chemin de l'abattoir: vous vous sacrifierez à la patrie (on n'ose déjà plus guère le dire) mais enfin, à votre prochain, à vos enfants, aux générations futures. Et ainsi de suite, de génération en génération. Qui donc mange les fruits de ce sacrifice à la fin? (Giono, 1989 (c): 267-268).

Tout comme Juan Ramón Jiménez, ses opinions tranchantes l'éloignent de tous les partis et c'est en juillet 1935 que nous trouvons dans son journal la confirmation

de sa rupture avec les partis de gauche qui, selon lui, ont trahi l'idéal pacifiste, à la suite du pacte d'assistance franco-soviétique signé en mai 1935, dans lequel les communistes français s'éloignent du pacifisme pour s'unir à la défense nationale:

Lu les nouvelles des manifestations de Paris pour le 14 juillet. Nous avons l'air d'avoir gagné. Le journal dit 100.000 front commun et 25.000 croix de feu. C'est le moment d'aller plus profond dans ce qu'on doit exiger des gauches. C'est le moment de me séparer de la foule pour de plus en plus réclamer de la netteté et de la pureté et de l'action. C'est de plus en plus le moment de me dresser contre les bavardages et les bavards. Je vais être seul sans doute et sans doute suspect. J'aurais pour moi mon estime et, le crible ayant passé à travers mes amis, l'estime de ceux qui resteront. Plus, si je ne me trompe pas, le bien anonyme que je ferai à la cause du prolétariat (Giono, 1995 (a): 31)

Cette séparation se matérialise lorsque la totalité des intellectuels de gauche suit avec attention la Guerre Civile espagnole alors que Giono se refuse à rentrer dans la dynamique de tout type de conflit, malgré le fait que celui-ci fut antifasciste:

Vous savez bien qu'en Espagne sous des mots d'ordre idéologiques on se bat pour des mines et des «phosphates» comme en 1914. Comme en 19.. si vous acceptez une seule forme de guerre. Il n'y a, chère Andrée Viollis, qu'une seule façon d'être *anti-militariste pur*. C'est le militaire qui crée la guerre, qu'il soit fasciste ou antifasciste, et de l'antifascisme guerrier, je n'en veux plus (Giono, 1995 (a): 211).

Sa plus grande force dans cette lutte pacifiste reste alors la parole, la narration du souvenir, du passé horrible vécu dans les tranchées aux côtés de ses camarades:

Quand je parlais contre la guerre, j'avais rapidement raison. Les horreurs toutes fraîches me revenaient aux lèvres. Je faisais sentir l'odeur des morts. Je faisais voir les ventres crevés. je remplissais la chambre où je parlais de fantômes boueux aux yeux mangés par les oiseaux. Je faisais surgir des amis pourris, les miens et ceux des hommes qui m'écoutaient. Les blessés gémissaient contre nos genoux (Giono, 1989 (c): 264-265)

Vingt ans étaient passés mais Giono ne pouvait oublier. Pourtant ses écrits ne se centraient pas sur la mort et les horreurs passées mais, bien au contraire, son seul but était de célébrer la vie, sa beauté, son miracle perpétuel:

J'aime la vie. Je n'aime que la vie... j'ai commencé à écrire et tout de suite j'ai écrit pour la vie, j'ai écrit la vie, j'ai voulu saouler tout le monde de vie. J'aurais voulu pouvoir faire bouillonner la vie comme un torrent et la faire se ruer sur tous ces hommes secs et désespérés, les frapper avec des vagues de vie froides et vertes, leur faire monter le sang à fleur de peau, les assommer de fraîcheur, de santé et de joie, les déraciner de l'assise de leurs pieds à souliers et les emporter dans le torrent (Giono, 1989 (c): 263-264).

En 1938 il prépare un manifeste sur la pauvreté et la paix, dans lequel il proclame les vertus de la vie rurale. Sa *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* est

utilisée, à tort, par la propagande du gouvernement de Vichy et ses textes illustrent alors, contre sa volonté, l'idéologie traditionaliste de Pétain. La presse collaborationniste acclame l'auteur et les maisons d'éditions mettent en marge les écrits de Jean Giono, lui causant ainsi de sérieux problèmes financiers. Par ailleurs, certains l'accusent de cacher des juifs dans sa maison de Manosque et l'ambivalence des accusations semblait mettre en relief le côté apolitique de Jean Giono. Il a été démontré plus tard que Giono n'a jamais écrit une seule ligne en faveur du gouvernement de Vichy (Citron, 1979; Racine, 1987; Ragon, 1995):

Personne ne peut citer une phrase, une ligne, un mot de Giono en faveur de l'Allemagne, du régime de Vichy, de la politique de collaboration, ou contre la lutte menée par les Alliés; ni un quelconque reniement de la condamnation violente et explicite des dictateurs (notamment de l'hitlérisme) publiée par Giono avant la guerre (Citron, 1979: 22)

Il (Giono) a permis à des hommes et à des femmes recherchés par la Gestapo, persécutés par le gouvernement de Vichy, de trouver un asile provisoire. Un trotskiste allemand, le musicien Jean Meyerowitz, la femme de Max Ernst et des résistants furent ainsi cachés au Contadour, mais Giono ne s'en vanta jamais publiquement par la suite. Après son deuxième voyage à Paris, suggère Pierre Citron, il aurait pris une plus juste conscience des réalités de l'Occupation et de ses responsabilités d'écrivain. En décembre 1943, la censure allemande interdit sa pièce *Le Voyage en Italie* qui mettait en scène un résistant à l'occupation française de la péninsule en 1798 (Racine, 1987: 47)

Ses textes sur la vie paysanne ne faisaient que continuer son apologie de la terre et du monde rural qu'il avait commencée lors de ses premiers romans et qu'il avait tant débattue lors des réunions du Contadour. Une apologie de la vie rurale dont Juan Ramón Jiménez s'est toujours nourri afin de retrouver la véritable sagesse originelle:

El que, como yo, ha vivido mucho en el campo, sabe que el hombre del campo, rudo en apariencia, suele estar lleno de finura para todo lo sutil que le rodea: nubes, flores pájaros, aires, luces, agua (Jiménez, 1982: 30)

Yo era torrero de marfil, para ciertos algunos, porque no iba a los corros del café, de la revista, del casino, del teatro, de la casa de prostitución. No, no iba; no iba porque iba al campo y me paraba con el pastor, o la lavandera (Jiménez, cité par Predmore: 1975: 30)

Rappelons ici que Jean Giono et Juan Ramón Jiménez ne sont pas les seuls à rapprocher la paix de la vie paysanne dans le cadre de la foi en la Nature mère, et souvenons-nous de l'appel récurrent au retour à la campagne lancé par Aristophane dans sa pièce dont le titre grec est *Eirènè*. Ce mot sans article, comme nous l'indique Yves Touchefeu, *n'est pas seulement l'idée ou le concept de paix mais devient ici le nom propre d'une déesse de théâtre qui s'appelle Paix* (Touchefeu, 2002: 1). Cette pièce accorde un rôle fondamental aux paysans, les *gèorgoi*, dans la lutte pour le retour à la Paix. Les paysans chassés de leurs fermes proclament leur volonté de

retrouver leur terre et leur vie d'antan et les paroles de l'un d'entre eux célèbrent le retour de la Paix et par conséquent le possible retour à la terre: *Oui, souvenez-vous les gars, la belle vie qu'on menait. Grâce à Elle (la paix), dans le temps! Vous savez, les pains de fruits, les figues fraîches, les myrtes, le jus sucré de nos treilles et le coin des violettes, près du puits, et les olives!* (Aristophane, 1987: 460-461, vers 571-581). Cependant Giono procède de façon particulière, utilisant *un système de personnages unanimistes* (Oulmehdi, 2002: 3). Son écriture s'emploie d'ores et déjà à prendre les dimensions de la nature humaine:

À cette fin, les personnages deviennent des figures-relais obligeant le lecteur à s'accommoder de leur univers. Dans *Le Grand Troupeau* les repères chronologiques sont effacés, le lecteur se retrouve dans un univers où il partage sa nature d'homme avec des soldats opprimés par le joug de la guerre (Oulmehdi, 2002: 3).

On ne peut donc et on ne doit pas considérer Jean Giono comme un écrivain politiquement engagé. Il n'écrivait pas comme un «intellectuel» et, en cela, partageait les idées de Proust qui pensait que les oeuvres intellectuelles dans lesquelles apparaissaient la démonstration d'une théorie étaient d'une vulgarité grossière, au même titre qu'un objet sur lequel le prix avait été laissé. Giono, tout comme Proust, était plutôt un philosophe qui essaya, selon l'exemple de Socrate, d'unir des genres opposés et des sentiments ambivalents. C'est pour cela qu'il n'écrivait pas pour endoctriner mais *afin d'ajouter quelques oeuvres à celles qu'avait produites la dialectique greco-française* (Viard, 1974: 135).

Emprisonné à la fin de la guerre et rapidement libéré devant l'absence de preuve et la subjectivité des accusations, il se vit mis à l'écart du monde éditorial jusqu'en 1948: *L'erreur de Giono fut de croire, ou de vouloir croire, qu'il pouvait se contenter d'exercer son métier de romancier en dehors de toute considération politique* (Racine, 1987: 40). Il ressortira de cette crise profondément transformé et meurtri par l'injustice humaine.

De la tradition anarchiste familiale, Jean Giono avait hérité cet esprit de liberté qui le faisait douter de tout type de coalition politique et idéologique. Son seul désir fut la lutte pour le bonheur de l'homme dans son environnement naturel ainsi que pour la stabilité d'un univers paisible et harmonieux.

Pour les mêmes motifs, Juan Ramón Jiménez essaya d'échapper à son éducation conservatrice pour s'orienter vers le libéralisme qu'il ne voulut jamais mêler à l'Esthétique de son Art. Ses lectures orientales lui avaient appris que le pacifisme était aussi une façon de se comporter en société et jamais il n'aurait violé cette règle qu'il admirait tant. Jusqu'à la fin, il conserva cette conception de la Vie et de l'Art tel que l'illustrent ses paroles prononcées à l'occasion du cours de doctorat sur *Le Modernisme*, célébré en 1953 à l'Université de San Juan à Porto Rico:

Poesía social. Aquí hay un problema que no existía en la Edad Media. Después del romanticismo, a fines del siglo XIX se empieza a hablar de poesía social: Victor Hugo... ¿La poesía puede expresar un programa político? Ningún programa sirve para hacer poesía. La poesía como programa no vale. Puede valer como testamento, La poesía tiene que ser pura y libre; no puede presometerse a ideas» (Jiménez, 1999: 72).

En conclusion, nous pouvons dire que Juan Ramón Jiménez tout comme Jean Giono furent victimes d'une époque dans laquelle s'engager était défendre son honneur alors que rester neutre au nom du pacifisme n'était qu'un signe de lâcheté. Tous deux restèrent fidèles à leurs principes, mais leur tristesse fut grande lorsqu'ils découvrirent que les injustices et la cruauté des hommes étaient infinies, comme le démontrent les propos de Jean Giono à la fin de la Seconde Guerre Mondiale: *Le fait grave n'est pas que les Allemands soient des salauds, parce qu'à ce moment-là, moi qui ne suis pas allemand, je pourrais me trouver en dehors des salauds, mais c'est que les hommes soient aussi des salauds! Voilà la vérité* (Amrouche, 1990: 270) ou encore ces réflexions de Juan Ramón:

La vida sin amor no se comprende, dice una ronda de niños que he oído mucho cantar. La vida social sin amor, sin comprensión mutua, no debía de comprenderse tampoco, porque es la guerra y la peor de todas las guerras, pequeñas y constantes. ¡Pero son tan raras las personas que saben vivir, trabajar socialmente con amor y dejar trabajar, que piensan en ello o que escuchan siquiera; que quieran escuchar cuando se habla de todo esto! (Jiménez, 1982: 23)

Leur détachement de tout parti politique, ayant la même sensation d'avoir été trahi par les idéologies de gauche qui s'éloignèrent du pacifisme pour se rattacher à la lutte territoriale, ainsi que la remise en cause de toute une éducation reçue, furent, parmi d'autres facteurs poétiques et littéraires, un apport supplémentaire pour que Jean Giono s'identifie à la façon d'être et de penser de Juan Ramón Jiménez.

Yo no puedo ser un comunista en el sentido en que hoy se llama comunista a Rusia, porque soy un individualista moral... Yo podría ser un comunista si no fuera un individualista, digo de economía común y libre inteligencia... Quien se preocupe hoy por Rusia, preocúpese porque no es comunista ni cosa que se le parezca. Comunista más que socialista, fué el gran Tolstoi, comunista individualista; también lo fue Gandhi (Jiménez, 1982: 17)

Ainsi la lutte pour le pacifisme et la volonté de se maintenir à l'écart de tout mouvement politique rapprochèrent deux écritures, deux esprits si lointains géographiquement mais dans le fond si proches idéologiquement.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMROUCHE, J.; TAOS, M. (1990): *Entretiens radiophoniques inédits avec Jean Giono (1952)*, Gallimard, Paris.
- ARISTOPHANE (1987): *Théâtre complet I*, Gallimard, Folio, Paris.
- AZAM, G. (1981): «Concepto y praxis de la política en Juan Ramón Jiménez» in *Cuadernos Hispanoamericanos*, n° 376-378, 372.
- CITRON, P. (1979): «Giono pendant la seconde guerre mondiale» in *Bulletin de l'Association des Amis de Jean Giono*, n° 12, 16-32.
- GIONO, J. (1971): *Le Grand Troupeau*, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», Tome I, Paris.

- (1972): *Jean le Bleu*, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», Tome II, Paris.
- (1989-a): *Précisions*, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», *Récits et Essais*, Paris.
- (1989-b): *Les Vraies Richesses*, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», *Récits et Essais*, Paris.
- (1989-c): *Refus d'obéissance*, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», *Récits et Essais*, Paris.
- (1995-a): *Journal 1935-1939*, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», *Journal, poèmes, essais*, Paris.
- (1995-b): *Voyage en Espagne*, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», *Journal, poèmes, essais*, Paris.
- GUERRERO RUIZ, J. (1961): *Juan Ramón de viva voz*, Ínsula, Madrid.
- JIMÉNEZ, J. R. (1982): *Política Poética*, Alianza Editorial, Alianza Tres, Madrid.
- (1999): *El modernismo. Notas de un curso (1953)*, Visor, Madrid.
- MACHADO, A. (1937): «Juan Ramón Jiménez», *Mediodía*, n° 45, La Habana.
- OULMEHDI, O. (2002): «La paix dans l'oeuvre de Jean Giono», [on line]. Publication électronique. <http://www.cpge-cpa.ac.ma/cpge/francais/ARCHIVES/2002-2003/travux02-03/Omar...> Consulté le 3 mars 2005.
- PREDMORE, M. (1975): *La obra en prosa de Juan Ramón Jiménez*, Gredos, Madrid.
- RACINE, N. (1987): «Giono et l'illusion pacifiste» in *L'Histoire*, Société d'éditions scientifiques, n° 106, 38-47.
- RAGON, M. (1995): «Giono anarchiste?» in *Magazine littéraire*, n° 329, 45-46.
- TOUCHEFEU, Y. (2002): «Le rire d'Aristophane: enjeux anthropologiques et historiques», [on line]. Publication électronique. <http://www.cpge-cpa.ac.ma/cpge/francais/ARCHIVES/2002-2003/travux02-03/aristo...> Consulté le 11 mars 2005
- VIARD, J. (1974): «Tradition romanesque et tradition communiste chez Giono» in *Travaux de linguistique et de littérature*, XII, n° 2, Klincksieck, 159-186.